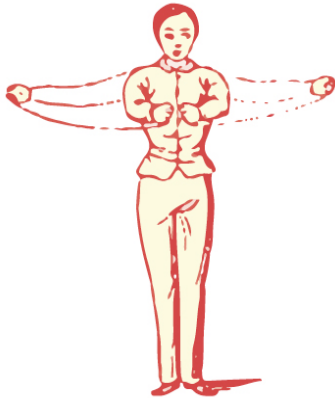


Le fantasme et au-delà

Laurent Dupont



Partons de la célèbre formule de Lacan : $S < > a$.

S , c'est le sujet. Il est barré du fait de l'inconscient qui inscrit clairement que là où il « est », il ne pense pas et là où il « pense », il n'est pas, c'est là la reprise lacanienne du *cogito* de Descartes.

Petit a est un objet, à ce titre il devrait être cessible, soit extrait, il est la résultante de l'opération symbolique sur la jouissance : A / J (barré). Lacan lui donne deux acceptations : objet cause du désir, objet *plus-de-jouir*. Il pourra dire aussi qu'il est de l'ordre de l'imaginaire, mais à d'autres moments il en relève du caractère de réel. Reste le poinçon.

Le poinçon [$< >$] est la réunion de quatre propositions logiques en mathématique : inclusion / exclusion et union / intersection. L'union s'écrit U , l'intersection n , l'inclusion $>$ et l'exclusion $<$. La réunion de ces quatre propriétés donne le poinçon. Lacan développe cela notamment dans le Séminaire « La logique du fantasme »¹.

Logique du fantasme / logique du délire

Si nous suivons les quelques propositions que j'ai posées là comme on jette un jeu de mikado, on observe qu'une logique se dégage :

L'objet a est en relation avec le sujet à la fois dans une position d'inclusion, d'exclusion, d'union et d'intersection. Le fantasme serait à la fois le plus intime du sujet, ce au travers de quoi il voit la réalité, dont il ne peut se défaire. En même temps, le sujet n'est pas tout résorbé dans son fantasme. Il y a en chacun de nous des points de réel, une opacité de la jouissance qui n'est pas traitée par le fantasme, qui reste fondamentalement exclue de la prise en charge par le fantasme, il y a une exclusion d'une partie de ce qui fait la vie du *parlêtre*. Mais nous pouvons dire également que la trajectoire pulsionnelle par exemple, voir / se faire voir, implique un extérieur et un intérieur, la trajectoire de la pulsion implique une sortie de la zone érogène, enserme l'objet et fait retour sur la zone. Il y a donc inclusion de l'objet en tant que la pulsion vient l'enserrer. L'intersection implique qu'une partie du champ de l'objet ne soit pas toute prise dans le sujet. Il suffit de se référer à l'épisode connu et relaté par Lacan² de la raclée de Joyce. Lors de son passage à tabac, Joyce sent son corps se détacher *comme une pelure* et s'envoler. Il ne ressent plus aucune douleur et se voit se faire battre. Il y a une extériorisation de l'objet regard et un détachement du corps comme pur objet a .

Le caractère d'inclusion / exclusion et d'union / intersection implique que le sujet reste barré puisque devant faire avec ce côté insaisissable de l'objet tout en étant toujours là. Dans le cas de la psychose, l'objet peut être envahissant, partout le regardant, par exemple. Il peut réduire

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme » (1966-1967), inédit.

² Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome* (1975-1976), Paris, Seuil, texte établi par J.-A. Miller, coll. Champ Freudien, 2005, p. 148-150.

tout son être à un déchet, ou bien tenter de l'extraire dans le réel et parfois l'extraire de l'Autre dans le réel, ou bien une fois extrait, conserver l'objet à tout prix. Dans la formidable biographie que François Forestier³ consacre à Howard Hughes, il raconte comment, à la fin de sa vie, le milliardaire américain conservait dans des bocaux ses excréments. Incapable de s'en séparer, il y avait aussi ses cheveux et ses ongles. On a donc bien, là aussi, le rapport d'un sujet (même non barré) à un objet : inclus / exclus, intersection ou union. Sauf que, dans la psychose, le sujet va tenter d'épouser en totalité une partie du poinçon : exclusion totale, union radicale, inclusion ravageante, intersection envahissante. On a par exemple, dans l'érotomanie, une démonstration éclatante de cela. La glissade de la paranoïa telle que démontrée par Freud : « je l'aime », « il m'aime », « je ne l'aime pas », « il ne m'aime pas », « je le hais », « il me hait », perd tout la logique d'implication qu'elle comportait : c'est parce que je l'aime qu'il m'aime, c'est parce que je ne l'aime pas qu'il ne m'aime pas, c'est parce que je le hais qu'il me hait. Le sujet est aboli, le *je* chute, ne reste plus que la fonction du pur objet : Il m'aime, il ne m'aime pas, il me hait. Il n'y a plus la causalité initiale contenue dans le « je » de l'implication. Le sujet paranoïaque reconstruit une logique, logique implacable qui vient justifier un pur *il*, localisant dans l'Autre la méchanceté, ou l'amour, sous la forme du « il me veut quelque chose ». Dans le cas de l'érotomanie, le sujet ayant aboli les relations causales en vient à « il m'aime ». Tout fait signe en ce sens. Il n'y a pas la possibilité de renverser la question. Le délire érotomaniaque est une inclusion de l'objet absolue, qui tente la catégorie de réunion, soit deux ensembles non séparés : lui et moi dans un amour partagé. Une patiente va au théâtre. Dans la pièce, l'acteur déclare sa flamme. La patiente ressent alors un phénomène de corps, elle a chaud dans les cuisses et le ventre, elle est sûre que cet acteur l'a regardée au moment de sa tirade. La pièce continue son déroulement, mais elle n'entend pas la suite, elle ne peut plus vivre sans qu'ils se rencontrent car c'est la plus belle déclaration d'amour qu'on lui ait faite. La voilà prise dans une inclusion absolue de l'objet, mais elle tente de le nommer dans une réunion : « lui et moi ne faisons qu'un ».

Dans la névrose, on a plutôt l'idée que le fantasme amoureux est du domaine de l'intersection, une grande part des deux ensembles n'est pas prise dans l'intersection et ce qui enserre l'objet s'avère plus souvent du domaine de la jouissance que du désir. On a donc une relation qui ne peut fonctionner, il n'y a pas rencontre, il n'y a pas rapport, ça ne marche pas. C'est la fameuse phrase de Lacan : *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Ce qui permet la rencontre, c'est l'objet *a*, pris dans la fonction du fantasme.

Condition de la rencontre

Pour qu'il y ait rencontre, cela implique que l'on ait une idée de sa place dans la sexuation. Pour les garçons, à l'adolescence, cela en passe souvent par ce que Lacan a appelé : « les garçons en bande⁴ ». *Les garçons, il faut que ça bande*. Lacan dit aussi : *c'est que de bander, ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre, en tout cas !⁵*. Pour faire face au féminin les garçons vont en bande⁶. Mais dans la rencontre avec le corps de l'Autre, la bande n'est plus là pour vous protéger. C'est la débandade. Vite retrouver les copains pour faire *bande à part, à parole⁷*. Pour les filles, Lacan dit qu'elles *vont par deux*, la meilleure copine, et quand

³ Forestier F., *Howard Hughes, l'homme aux secrets*, Paris, Michel Lafon, 2005.

⁴ Cf. Lacan J., Le Séminaire, livre XIX^{bis}, « Le savoir du psychanalyste » (1971-1972), leçon du 6 janvier 1972, inédit.

⁵ *Ibid.*, leçons des 6 janvier 1972 et 3 février 1972.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, leçon du 3 février 1972.

l'une *attrape*⁸ un garçon, eh bien elle laisse tomber sa copine... auprès de laquelle elle revient très vite, dès que ça ne marche plus. Mais chaque Un dans la bande, chaque couple de meilleures amies témoignent de ce que le sujet tente de faire avec ce corps qui change, qui produit des sensations qui découpent des zones, des trous, des pleins, des trop... Au moment où le sujet doit faire la preuve de ce qu'il est, comme garçon ou comme fille, il est confronté directement au fait que son corps, on ne l'est pas, on l'a. Avoir un corps et ne pas l'être, cela implique que le corps ait une certaine autonomie par rapport à notre être, qu'il lui échappe, qu'il y a un certain devoir faire avec ce corps. Et cela en passe par la parole. Lacan le dit dans « Joyce le symptôme » : « la parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens⁹ ». Par contre, la jouissance du symptôme se caractérise, dit Lacan, *d'être opaque au sens*. La parole est ce qui soutient le *parlêtre*.

À l'adolescence, les métamorphoses du corps propre du sujet, sein, pilosité, règles, hormones opèrent un remaniement psychique. Pour Freud¹⁰, la libido qui était foncièrement auto-érotique, va, de par le développement des fonctions sexuelles, amener le sujet à s'orienter vers l'autre sexe, afin de jouir du corps de l'autre. Les interdits éducatifs et moraux pesant sur la possibilité de l'acte sexuel produisent des frustrations spécifiques de l'adolescence. Lacan diffère de Freud, en démontrant que la pulsion reste fondamentalement auto-érotique. Pour jouir du corps de l'Autre, il faut un artifice, un ou des fantasmes, mais, là encore, ce sont les nôtres. On peut se faire objet du fantasme de l'autre, mais ce sera notre fantasme de se faire objet du fantasme de l'Autre. C'est toujours à partir de notre propre rapport à notre jouissance propre, que l'on s'approche du corps de l'Autre.

Il y a un habillage, un *être* quelque chose qui se construit dans l'enfance, s'incarne à l'adolescence en un *c'est ça être un garçon ou une fille*, au singulier de chaque Un et se traite en analyse, quand cette construction, cet escabeau rencontre le réel qui dévoile sa face de semblant.

Faire avec l'Autre sexe, c'est croire en cette fiction impossible que la rencontre serait possible. « Il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son fantasme, des fantasmes. On ne jouit pas du corps de l'Autre. On ne jouit jamais que de son propre corps.¹¹ » À l'époque freudienne, la codification des relations humaines par l'éducation victorienne produisait son envers : des symptômes liés à la rencontre de la répression ou du fait que *ça ne marche pas*. Cette codification était un discours, une parole qui donnait sens à l'être pour le meilleur et pour le pire.

L'amour courtois au moyen âge, la religion... – autant de discours qui tentent de dire la rencontre, de la codifier – n'ont fait que révéler son impossible en tentant de le traiter.

Le fantasme est donc une façon de faire avec le rapport sexuel qu'il n'y a pas.

La grammaire de la pulsion

Ce petit *a* représente l'objet extrait de la grammaire de la pulsion : oral, anal, vocal, regard et rien. Lacan va ajouter aux deux objets freudiens bien connus, oral et anal, l'objet vocal, le regard et le rien. Qu'est-ce à dire ? C'est que nous sommes tous confrontés à ces objets au

⁸ *Ibid.*, leçon du 6 janvier 1972.

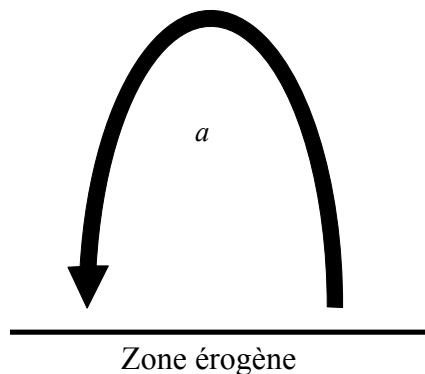
⁹ Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 566.

¹⁰ Cf. Freud S., « Les métamorphoses de la puberté », *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1910-1920), Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 2003, p. 143-175.

¹¹ Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, Paris, Navarin, 2015, p. 202-203.

travers de la pulsion : bouffer / se faire bouffer, évacuer / se faire évacuer, entendre / se faire entendre, voir / se faire voir, rien / se faire rien.

Dans le Séminaire XI, Lacan en dessine la trajectoire :



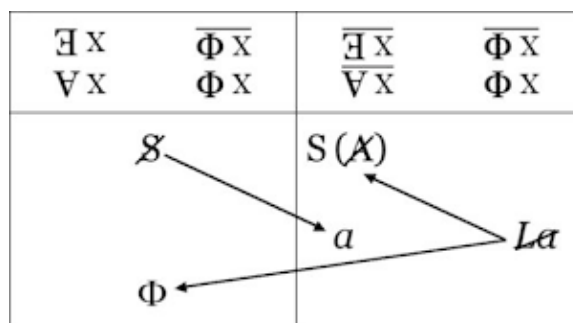
Ainsi, la pulsion emprunte une trajectoire qui passe par l'Autre pour faire retour sur le sujet sous la forme du fantasme. L'objet *a* est un leurre qui nous laisse croire que c'est l'Autre, alors que c'est notre rapport à l'objet qui est en jeu, l'Autre n'est que l'enveloppe de l'objet. Le fantasme est une fenêtre qui découpe le monde et lui donne sa réalité. Nous l'avons vu, il s'arrange de la castration. L'opération du symbolique sur la jouissance produit la chute de l'objet ? L'enseignement de Lacan articule ce moment d'abord par la métaphore paternelle, comme agent de la castration. À l'*x* du désir de la mère, la réponse n'est pas : *tout moi*, ou *rien de moi*, mais *quelque chose au-delà de moi* : le Nom-du-Père, c'est là l'opération de la castration. Le jeu de la bobine, appelé *fort-da*, est la première fonction de cette opération, l'émergence du symbolique comme tentative de faire avec ce *x*. Une fois la fonction symbolique ayant pu opérer, il va y avoir la mise en place de la grammaire pulsionnelle, c'est-à-dire que le sujet va construire des phrases du fantasme. Nous avons celle bien connue que nous livre Freud : « un enfant est battu »¹².

Dans un deuxième temps et afin de compléter le premier, Lacan va définir la castration à partir de l'opération du symbolique sur la jouissance, la matière jouissante, produisant un reste, objet pris à la fois comme le plus intime du sujet et en même temps, le plus éloigné de lui. Dans le Séminaire XI, la formalisation de l'objet fera sentir la fonction de chute *via* le trajet de la pulsion. La pulsion en fait le tour mais ne peut conjoindre l'objet au sujet, il reste fondamentalement extérieur. Lacan nomme cette opération *A / J*(barré). Le fantasme, c'est une récupération de l'objet, comme reste, comme bout, afin de tenter de se compléter. Dans cette optique, quelque chose de la jouissance doit être coupé, mortifié par le symbolique pour faire surgir la dimension du manque et donc du désir. Ce désir se localise à ce moment dans un objet cause, l'objet *a*. L'objet cause est alors ce qui peut à la fois causer le désir, mais aussi offrir un *plus-de-jouir*.

Nous pouvons alors le voir avec les formules de la sexuation :

¹² Freud S., « Un enfant est battu » (1919), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010.

HOMME FEMME



Intéressons-nous seulement à la partie inférieure. Nous voyons que côté homme, le sujet est barré, il l'est des suites, nous l'avons vu, de l'opération de la castration, d'où le rapport de l'universel « pour tout », vers l'exception « il en est un qui ». Nous voyons donc que côté « homme », la flèche va vers le côté « femme », à la rencontre de l'objet. Sauf à penser que les femmes n'aient pas de fantasme, tout sujet, qu'il soit homme ou femme, qui aborde l'autre sexe par la formule du fantasme, s'inscrit côté homme, nous préférons dire côté phallique de la chose.

Pour le côté femme, la dimension est double, soit elle est en quête du signifiant du manque : le phallus, soit vers son au-delà, $S(\mathcal{A})$ – comme vous pouvez le voir, $S(\mathcal{A})$ n'est pas incarné par l'homme. L'homme est du côté de celui qui a le phallus. J'insiste en disant que « homme » représente tous ceux qui s'inscrivent dans la dimension phallique et dans le rapport à l'objet pour le fantasme qu'il s'agisse de sujet de sexe masculin ou féminin. Une femme, au sens de ce tableau, est donc divisée entre le phallus et $S(\mathcal{A})$, ce qui la rend *pas-toute*, pas toute prise dans la dimension phallique, pas-toute non plus prise par le hors-norme. Ainsi Lacan, afin de définir ce que serait une femme, va avoir recours aux mystiques. Cela lui permet de montrer de façon très forte la dimension de la jouissance. Toute la démonstration du Séminaire XX, c'est qu'il y a deux jouissances, la jouissance phallique, médiée par le fantasme, et une jouissance en plus, non prise dans la dimension phallique, que Lacan appellera la jouissance Autre.

Cela implique que tout fantasme est un fantasme phallique, un fantasme de virilité venant voiler, masquer, dénier... la castration. L'objet a est ce qui vient boucher l'idée même de castration.

Si tout fantasme est un fantasme de virilité et l'objet un bouchon sur $-\varphi$, la castration. Du coup on a $-\varphi$. Je cite Jacques-Alain Miller : « L'institution du sujet c'est le caractère radical de l'institution phallique du sujet par le biais d'un fantasme qui, par quelque angle qu'on l'aborde est toujours un fantasme phallique, instituant le sujet.¹³ »

Pour Freud, dans « Analyse finie et infinie », la butée de l'analyse renvoie à l'*Ichspaltung*, le clivage du moi – c'est-à-dire le refus de la féminité chez l'homme et le *Penisneid* chez la femme. La butée chez Freud, c'est le roc de la castration. Pour Lacan, l'au-delà se résout sur la scène du fantasme. J.-A. Miller reprend tout cela très précisément¹⁴. Avec la passe, Lacan va au-delà du *roc de la castration* et rompt avec l'analyse infinie de Freud qui proposait aux analystes de refaire une tranche tous les cinq ans. Lacan peut dire que l'analyse a une fin et invente la passe pour le démontrer, pour permettre l'après-coup de cette finitude, qui seule

¹³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 9 février 2011, inédit.

¹⁴ *Ibid.*

peut éclairer ce passage de l'analysant à l'analyste.

La passe et l'*outrepasse*

Longtemps, la passe a été marquée par l'idée de la traversée du fantasme. Les passes en sont toutes le témoignage. Il y a toujours cet enjeu. Dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »¹⁵, Lacan va donner un certain nombre de principes pour qu'un sujet qui a terminé son analyse puisse en témoigner dans la procédure de la passe. Il y a ce que l'on appelle des moments de passe et la procédure comme telle. Les moments peuvent se répéter à plusieurs reprises dans une cure. La passe comme telle vient, dans une procédure, sceller une fin, avec ou sans nomination. Avec la passe de 1967, le passant témoigne d'un savoir, savoir élaboré dans son analyse. Ce savoir lui a permis de repérer ce qu'il en est de la cause de son désir, il a pu repérer l'objet auquel il était accroché. Il a repéré la grammaire de son fantasme, il y a une destitution de l'objet cause. La conséquence notée par Lacan, c'est une sensation de vide, de dépression qu'il va nommer *désêtre*. Cette chute des identifications qui construisaient le rapport du sujet à l'être fait surgir le désir de l'analyste.

Si Lacan a situé la fin de l'analyse comme la traversée du fantasme, J.-A. Miller, en s'appuyant sur le tout dernier enseignement de Lacan, a démontré que l'on pouvait formaliser cet au-delà. C'est l'*outrepasse*. La question du savoir et du sens bascule. L'élaboration tient toujours, le fantasme reste la boussole, mais il convient d'aller au-delà de l'objet.

C'est l'apport majeur du tout dernier enseignement de Lacan.

La traversée du fantasme implique l'extraction des objets de la pulsion et la façon singulière dont chaque sujet s'y articule dans une grammaire réductible à une phrase ou un signifiant. Au-delà il s'agit de témoigner de l'opacité de la jouissance qui est au cœur de chaque parlêtre. Cela n'est pas sans conséquence, il y a un allongement des cures au-delà du déchiffrage, au-delà du sens et de la traversée du fantasme. Il s'agit de cerner le mode de jouir singulier du sujet, mode de jouir qui ne change pas. Il itère, nous dit J.-A. Miller¹⁶, résultat d'une fixation de jouissance. Cette fixation prend une nouvelle forme en fin d'analyse, ce qui pouvait être du côté de l'insupportable, de l'opaque, de l'innommable, peut déboucher sur une autre satisfaction, celle d'avoir isolé son mode de jouir et de savoir faire avec. Ce n'est pas la même chose en fin d'analyse de savoir-faire avec la part incurable de son symptôme que de repérer les coordonnées de son fantasme. Cette satisfaction nouvelle, ce nouveau moyen de faire avec cette jouissance irréductible, c'est ce que Lacan, dans son Séminaire XXIII, va nommer le *sinthome*. Le *sinthome*, c'est un *savoir y faire avec*, au-delà du fantasme. C'est pourquoi il est trans-structural. C'est là où désormais, une analyse d'orientation lacanienne, menée jusqu'au bout, arrive. C'est le point, une modification du rapport du sujet avec son inconscient qui apporte une nouvelle satisfaction.

Il reste une question, au moins, au-delà du fantasme : comment procède l'analyste. Là encore, pas de code. C'est pourquoi les témoignages des AE sont précieux. Il y a le parcours de la cure, le roman familial, le repérage des signifiants qui mènent à la construction du fantasme, autour du fantasme fondamental gravitent autant de phrases du fantasme qui permettent d'en repérer le noyau. L'objet *a* reste du côté de l'être, de sa constitution, il est réponse du réel, il a valeur de semblant face au non-rapport sexuel. Mais il y a un au-delà du fantasme, au-delà de l'articulation du sujet à son objet qui peut se logifier.

¹⁵ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 243-258.

¹⁶ Cf. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 104-114.

Chaque AE en témoigne. Tous les objets pulsionnels y passent, jusqu'à repérer l'objet d'élection, ou plutôt, je dirais qu'à la fin, on repère comment un objet a été particulièrement investi afin de tenter de traiter, de localiser cette jouissance qui contient en elle-même sa répétition. Ensuite, les témoignages rendent tous compte de la place de l'analyste, comment les coupures, les signifiants, agissent hors sens. L'analyste opère avec son corps¹⁷. Ce n'est plus le savoir qui mène la danse, ni le sens, quelque chose se joue au niveau du corps. C'est un éprouvé.

Si tout fantasme est fantasme de virilité, venant dénier la castration, au-delà, c'est arriver à dire un « c'est ça » devant le trou, soit un dire oui à la féminité. C'est l'objet de la passe. Quand, reprenant Lacan dans « Joyce le symptôme », J.-A. Miller dit que l'Autre c'est le corps, cela pose la question de l'objet *a*, comme semblant, semblant d'être ; la passe n'est donc pas seulement la traversée du fantasme, ni même l'extraction de l'objet, elle l'est bien sûr, mais il y a autre chose, qui doit pouvoir nous conduire en ce lieu où, pour reprendre J.-A. Miller, on puisse « dire non : non, je ne suis pas concerné par cette volonté de castration. On peut dire non à l'aspiration virile¹⁸ ». Soit dire oui au féminin. Car, c'est le point central : la position de l'analyste à avoir avec la position féminine. Voilà pourquoi en fin d'analyse, il y a passe, passage de l'analysant viril au psychanalyste qui peut dire non à la virilité, qui peut dire oui à la position féminine.

¹⁷ Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005.

¹⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, cours du 23 mars 2011.